

LE PRIX DE LA PAROLE

Christian ODDOUX

(N.B. : ce texte a été rédigé en vue de la publication, après l'intervention de Christian Oddoux, lors de la première demi-journée du colloque)

... **de la parole** : ce qui nous amènera donc à centrer notre propos sur la parole.

Je prendrai comme « angle d'attaque » la relecture de la conférence que Jacques Lacan avait donnée au collège de philosophie de Jean Wahl en 1953 : « Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose. » (1)

Pour « approfondir la réalité fondamentale de l'analyse », Lacan, dès l'introduction de sa conférence, insistait sur ce fait que dans l'ensemble des sciences, la psychanalyse comme discipline, « se montre à nous dans une position vraiment particulière. »

J'ai déjà fait remarquer dans ma communication au premier colloque interassociatif, au sujet de « L'analyste ne s'autorise que de lui-même ... et de quelques autres », (2) que c'est au sujet de ce terme de « discipline » que dans un débat avec Roman Jakobson, Lacan aurait trouvé ses assises pour le sens dans lequel il nous engagerait quelques mois plus tard : le témoignage indirect, central au processus de transmission, dans ce que devait être « la passe ». Nous reviendrons sur ce terme de discipline quant au travail de parole qui s'engage « entre » analyste et analysant.

Au sujet de cette particularité de la position de notre pratique, qu'avance donc J. Lacan dans cette conférence ?

« On dit que la psychanalyse n'est pas une science à proprement parler, ce qui devrait impliquer par contraste qu'elle serait tout simplement un art. »

Erreur, insiste J. Lacan, si cela amenait à penser qu'il ne s'agirait alors que d'une technique, une méthode opérationnelle. Ce n'en serait par contre pas une, si pour ce terme d'art, nous nous portions du côté du sens où on l'employait au Moyen Age . Lacan fait alors référence aux « arts libéraux. » : astronomie, dialectique, arithmétique, géométrie, musique, grammaire.

Nous trouverons une remarque qui m'apparaît fondamentale quant à la suite d'un traitement de ce qui nous réunissait pour notre colloque : « le prix de la parole ».

Ce qu'il y aurait d'artistique dans cette discipline qu'est la psychanalyse, tout comme dans ces arts libéraux, c'est que sa pratique positionnerait au premier plan ce qui peut s'appeler « un rapport fondamental à la mesure de l'homme ».

Nous devrions être attentifs à ce qui s'y préserve « de ce rapport de mesure de l'homme à lui-même. Rapport interne, fermé sur lui-même, inépuisable, cyclique, que comporte par excellence l'usage de la parole. »

Mon introduction me fera souligner cette dernière expression : « usage de la parole » et la référence à cette conférence me permettra j'espère aussi d'y faire a-percevoir les

différents maillons de ce que j'ai essayé de faire entendre le jour du colloque car avec ce « rapport interne », ce rapport de « mesure de l'homme à lui-même », insiste Lacan, nous avons le pointage de « ce en quoi l'expérience analytique n'est pas décisivement objectivable et qu'elle implique au sein d'elle-même l'émergence d'une vérité qui ne peut être dite ».

Nous allons en effet maintenant, après cette introduction nous acheminer vers ce qui fait que l'émergence d'une vérité indicible tient au fait que « ce qui la constitue c'est la parole, et qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même. Ce qui est à proprement parler ce qui ne peut pas être dit en tant que parole.»

Si je cite là encore Lacan c'est parce que nous devrions certainement avec ce « ce qui est...ce qui » trouver le pli dans lequel nous allons maintenant essayer de nous glisser.

Combien de fois nos patients, entraînés qu'ils sont dans une actualité qui nous ferait tous nous plaindre que « nous n'avons plus le temps », viennent ils déposer en nos lieux leur difficulté à pouvoir arriver enfin à faire corps avec une temporalité qui leur semblerait humaine ? Ceci, ils le savent bien, leur permettrait de trouver leur « dépression » plutôt utile. Ce mal qui leur semble pourtant tellement nécessaire a été fermement catalogué dans le registre des maladies qu'on serait sur le point de dire « honteuses ». Ne serait-ce d'ailleurs ce droit à un certain repli qu'ils cherchent désespérément dans le grand nombre de solutions proposées qui leur permettrait de se vivre « enfin zen ». C'est ainsi que dans notre groupe de travail, cette envie d'en arriver enfin « à ne plus penser à rien » nous avait conduit à une interrogation d'une autre portée : « comment donc penser le rien ? »

Ce rien, nous l'articulerons évidemment immédiatement au rien que Jacques Nassif, dans sa relecture de Georges Bataille rattachait à « un objet disparaissant du même coup qu'il apparaît et qui perd de ce fait toute fonction d'utilité ou de subordination. Rire ou larmes en témoignent ». Pleurer de rire ou rire aux larmes ne semble plus avoir la même fonction lorsque l'homme n'en n'est plus à fabriquer des machines-outils mais plutôt à se vivre intensément l'outil de ses machines.

Si de nos jours les psychiatres en arrivent à prescrire la méditation comme solution thérapeutique, rappelons quand même que cette pratique, les maîtres orientaux y soulignent qu'avant toute chose il s'agit de guérir de rien. Tout s'y inscrit comme l'envers même d'une technique thérapeutique. Même avec l'atteinte repérée par le maître d'un certain état d'illumination, de suffisant effacement du moi (Muga) au cœur de l'exercice (ce qui permettrait d'évoquer le Satori), jamais il ne sera parlé de guérison. Cela nous permettrait-il d'évoquer, mais à l'envers même du moindre collage, côté psychanalyse, « la guérison comme surplus » ? (3)

« L'élimination des symptômes de souffrance n'est pas recherchée comme but particulier, mais à la condition d'une conduite rigoureuse de l'analyse, elle se donne pour ainsi dire comme bénéfice annexe. » insiste Freud, bien avant Lacan.

Lors de notre première réunion, alors qu'il s'agissait à l'époque d'un travail à fournir « sur la clinique », nous nous sommes assez vite centré sur la fonction de la règle fondamentale. Avec elle il ne s'agissait pas seulement de laisser sa pensée se dérouler librement, comme dans la méditation. Il s'agissait de dire. Il s'agissait de la mettre

librement en parole. Notons déjà ici une première duplication : duplication dire-parole. Nous avancerons en effet de duplication en duplication.

Trouvons déjà dans ce trait d'union une solution de continuité entre ce que nous venons de dire de la méditation et le cogito des méditations cartésiennes, soit « surgissement d'un être qui n'est pas ». Devrions nous y faire connaissance avec :

« l'imperceptible transformation silencieuse, l'indiscernable déroulement du procès des choses. Le déroulement silencieux indistinct d'un affleurement sonore » que François Julien, évoque dans ses cinq concepts proposés à la psychanalyse ? (4)

D'autres font référence dans une pratique avancée à la survenue sans crier gare d'un moment d'effraction qui porterait du côté de « l'Ur-sprung » allemand où le bond (Sprung) forme avec le préfixe ur une unité radicale, telle origine absolue. (5)

Avec ce « un être qui n'est pas » proposerions nous que ce serait alors vers un « lieu-hors lieu » que la règle fondamentale orienterait celui qui s'y applique, tel un exercice, telle une discipline ? Le trait d'union signalant ici encore une duplication ne serait pas moins maintenant le témoin de ce qui se constitue dans l'altérité. Nous sommes en plein dans une théorie du signifiant, puisque non prédicable de lui-même.

Les trajets qui par le caractère opérant de ce « moyen » qu'est la règle fondamentale se découpent, au fur et à mesure « devant » celui qui ainsi donne sa parole. Ils se font et se défont en permanence si à ce travail il s'y adonne... La duplication voudrait signifier alors qu'il s'agit avec elle « de l'analytique ». Que la vérité ne se dise pas mais se souffre, sera à la clé d'une tâche à laquelle l'acte analytique ne donnera son statut qu'avec ce qui s'y implique de destitution du sujet. Ce sera une des thèses que Lacan soutiendra tout au long de son cycle logique. . (6)

Si maintenant nous suivions Freud dans son texte « Constructions dans l'analyse », nous percevrions à quel point les constructions et en même temps les déconstructions plongent, via là aussi une duplication, les deux pratiquants en plein dans un « trans-espace ». Chacun au mieux devant se laisser flotter, avec ce qui lui vient, entre un « lui » et l'espace, jusqu'à ce que l'un et l'autre puissent (s'y) ou se confondre.

Toute pratique dans laquelle il serait question d'espace tient à sa possible production d'espacements et ainsi tout acte qui par là « donne lieu », depuis un « avoir lieu », ne nous laisse pas moins indécis : nous y sommes suspendus parce que il est alors toujours quasi impossible de dire en quelle manière l'espace est. Un être même peut-il lui être attribué ? (7) Et alors comment cheminer dans l'indécis ?

Cela suppose bien sûr un déplacement, mais qui nécessite que, sans avertir ni quand ni comment, les « choses » bougent « en soi-même » et sans même qu'on en ait vécu vraiment la décision.

Il en a pourtant fallu une, pour qui se rend en nos lieux. Nouveau type de demandes, de patients, nous dit-on. Ils voudraient bien venir. Et ça fait pas mal de temps qu'ils savent qu'il faudrait aller parler à quelqu'un. Mais... il y a un mais ! Ils voudraient trouver auprès de nous un dialogue. Ils veulent qu' « il y ait du dialogue ».

Que le trans-espace dont il vient d'être question soit ainsi réclamé, cela pourrait ne pas apparaître évident. Il l'est. Intimement, implicitement, secrètement. Le sentiment avancé est en effet celui d'une parole en panne. Plus un seul espacement pour penser même fugitivement que la vie vaut le coup d'être vécue. Seule condition pour qu'on puisse parler de créativité avançait Winnicott . (8) Créativité n'ayant rappelons le ici

aucun lien strict avec le « portrait de l'artiste ».

Un lieu-hors lieu semble être là « un attendu ».

Avec cette réclamation d'un dialogue nous percevons immédiatement l'opacité de ou dans ce qui est attendu d'une « interlocution ».

Avec ce terme, ce concept, l'interlocuteur, pas moins patient que nous devrions être, a de quoi se sentir interloqué. Ceci nous est rappelé en ces termes dès le discours de Rome en 1953. (9)

Serait-ce d'ailleurs de se trouver ainsi interloqué qui permettrait à l'analyste de pouvoir suffisamment tenir sa langue alors que le patient attend de lui des paroles tout en sachant qu'il en obtient de tout le monde. De le priver de ce qu'il sait Lacan nous rappelle alors que ça rendrait possible pour l'analyste un : « Avant tout il faut donc le laisser dire ».

Mais encore, au sujet de l'interlocution ici en question : dans « Fonction et champ de la parole et du langage », alors que nous lisons le rappel de cette différenciation que Freud a voulu instituer en quittant la pratique de l'hypnose, et ce en s'écartant donc avec l'analyse d'une praxis centrée par le pouvoir suggestif, nous trouvons le point vif de l'interlocution. « Certes l'allocution du sujet y comporte un allocutaire, autrement dit, le locuteur s'y constitue comme intersubjectivité. ».

Via cette référence à l'intersubjectivité nous en revenons à la fonction d'un trans-espace. Tout locuteur le connaît : tout un chacun sait bien que « ça » lui parle « tu ». Que ça « lui » parle au « tu ».

On peut d'ailleurs comme cela parler de rencontre et ses conditions sont celles d'un « lieu », nous y avons insisté, qui à même l'espace s'impose comme un vécu. Un vécu du corps. Nous avons entendu très souvent : « l'inconscient c'est le corps ». Nous avons été jusqu'à le lire dans le précis de sa « Petite anatomie de l'image » chez Hans Bellmer, grand illustrateur de Bataille : « Le corps est comparable à une phrase qui vous inviterait à la désarticuler pour que se recomposent à travers une série d'anagrammes ses contenus véritables. »

Arrêtons-nous sur cette note en bas de page dans la version éditée dans les Ecrits, du « Discours de Rome » où Lacan porte son interrogation sur ce terme d'intersubjectivité. Il signale qu'en 1966 (date de parution des Ecrits), il s'y astreint encore .

L'astreinte laisse bien entendre un forçage que bientôt il remettra définitivement en cause.

L'intersubjectivité aurait certainement trouvé ses assises, sinon ses fondements dans l'identification d'un je à un tu, et ce durant une théorie du transfert reposant sur le modèle hystérique. Ce dernier ayant par trop donné lieu au culte de la personne. Ce type d'identification, chère à l'hystérie est celle aussi du dialogue quand il est pris dans son sens ordinaire, et nous devons bien prendre en compte que ce n'est pas à cette forme là du dialogue que nous avons affaire dans les conditions et les principes de la rencontre et des échanges analysant-analyste. La théorie du transfert sera en ce sens révolutionnée avec cette nouvelle conception du sujet dans la cure, le sujet supposé savoir, constituant ternaire devenant fiction mais pas moins support nécessaire à un tout autre type d'engagement de la parole. Cette approche du dialogue strictement analytique avait été particulièrement théorisée par André Rondepierre au

colloque « La pratique de l'analyse freudienne » en 1986 (10) Je et tu ne sont alors plus suffisants , un « il » impersonnel, selon la théorie de Benveniste sous tendant l'équivalence du « dites ce qui vous vient comme çà vous vient » et du « dites comme il vous vient ».

Nous devrions, déjà donc, dès le discours de Rome, retenir désormais que s'il y a bien entre les deux locuteurs de la rencontre qu'est la cure une interlocution, « chacun s'adresse à ce (grand) Autre et ce serait donc ainsi que l'examen opérationnel de l'objectif psychanalytique ne se satisfait que dans la continuité intersubjective du discours de chacun. Discours où en acte se constitue, en parole, en parlant son histoire de sujet. »

Cette constitution a été soulignée dans le premier séminaire de J. Lacan par ce qu'il appelle « la fonction créatrice de la parole » : une parole ancienne se trouve dans la séance adressée dans l'actuel. Ce qui laisse percevoir comment « l'élément temps est une dimension constitutive de l'ordre de la parole ».

...de la parole et du temps :

il y a eu l'hésitation à s'y rendre en ce lieu Elle est tout à fait compréhensible. Cela se confirmera que ce n'était pas sans risques. Il a fallu du temps. Est-ce encore temps ? Est-il déjà temps ? « Si jamais » donnait comme titre Pierre Laval à l'un de ses écrits sur « logique et psychanalyse ». (11) Bien plus tard : il aura fallu tout le temps qu'il aura fallu, pas plus pas moins. Chacun des deux protagonistes est à présent, au présent devant un devenir qui tout comme un passé est vécu d'emblée, parce que « en parole », telle une mise en abîme.

Notre praxis met en effet au cœur de ce qui s'échange un point de perspective dont l'enseignement que nous devons suivre nous permet de reformuler ce « trans-espace » dont il était question plus haut. (12) Trans-espace, disons maintenant « trans-individuel ». Nous y articulerions volontiers « un premier noyau et centre d'attraction ». Il serait difficile à dire si « l'au delà du refoulement » est un lieu ou un non lieu. Il ferait vivre chacun de nous, insiste Lacan , sur le fond d'un « comme si cela n'existait pas ». Lieu – non lieu propice à une mise en acte de l'existence ni d'un avant ni d'un après. L'élément temps apparaissant encore ici. Mais totalement connivent comme vous l'entendez à la notion d'espace.

Si on entend par là quelque chose d'une raison telle la raison d'un calcul, si on dit plutôt que la démarche du demandeur comprend au creux d'elle-même un « point de perspective », cela ne serait pas moins une voie d'abord de ce qu'on nomme « objet-cause ». Maintenant on pourrait sûrement dire trou. Un trou dont celui qui demande aimerait tant ne suivre que le bord. Il se pourrait bien en effet qu'il soit sans fond. Peut-être en a-t-il peur ? Peur voire effroi de ce qui serait ici la profondeur d'« un en-soi »? Mais on n'a jamais plus peur que de son désir. Histoire d'en savoir un peu plus sur ce qui se devine là d'incommensurable. Ne serait ce que parce que le « pas à franchir » serait en disant « tout ce qui vient », avancer vers ce qui « s'inscrit en faux », soit « dire tout », la duplication ou la contradiction, le paradoxe, supposant un « effet de sujet », puisque essentiellement divisant.

Trans individuel ne veut en tous cas en rien laisser penser quelque commune mesure entre les deux partenaires... ça se sait . Une seule. Et encore. Au même point ils en

sont... au point de s'engager l'un et l'autre dans une expérience. Une expérience de parole. De la parole.

Le trou de silence dans lequel il s'agirait de s'engouffrer pour trouver un mot suffisamment ajusté à « la vérité » aurait-il été la raison d'un centrage de notre expérience sur ce qu'elle pourrait avoir de désespéré ? Nos dits nouveaux patients sont tous comme nous même en lien perpétuel avec ce qu'a d'inhumain d'avoir eu peu à peu à devoir trouver des codes secrets pour toutes nos machines avant d'échanger avec elles en langage numérique. N'ont-ils pas de ce fait actuellement une expérience singulièrement centrée par un certain désêtre ? Le désêtre, comme dans une anticipation, a tant préoccupé Lacan heideggerien qu'il en parlait telle une prescription. Peut-être un grand nombre d'entre nous n'a guère envie d'y retourner. La cause en ce qu'elle aurait d'éperdu n'étant alors pas moins sans ici bien sûr évoquer l'expérience mélancolique. Nous en retrouverons plus loin la part d'ombre.

Ce qui nous amenait en prévoyant ce colloque à nous servir du titre « L'intranquille ».

L'intranquille, ou l'un-tranquille ? Portons nous vers l'allemand : nous devons alors user de

« l'UN ». Cet Un de Un bewusst, l'in conscient. Nous le trouvons à scander régulièrement notre parcours :

Un heimlich, l'inquiétant... Un erkannte : l'impossible à reconnaître.

Ce « Un » où Lacan dans sa réponse à Marcel Ritter, (13) trouvait la désignation à proprement parler dit-il de l'impossibilité, de la limite. Ces deux derniers termes, l'impossible et la limite que Jacques Nassif relève aussi du texte de Bataille pour en souligner la garantie d'un surgissement de l'inattendu... « pour une souveraineté de l'instant ».

Avec la question que Marcel Ritter lui adresse sur l'Un erkannte, le non reconnaissable, J. Lacan est amené à réaborder la question de l'Uverdrangt. « Avec l'Uverdrangt, dit-il, refoulé primordial, (il faut quand même dire qu'on a traduit uverdrangt comme on a pu)...c'est à quelque chose qui se spécifie de ne pouvoir être dit en aucun cas qu'on a affaire, et quelle qu'en soit l'approche. Il y a là l'insistance de l'impossible. L'impossible à dire ». Nous nous retrouvons, remarquez-le, juste au point que notre référence, en introduction, nous permettait d'associer à une articulation entre possible et dire, ou plutôt entre impossible et dire. En tous cas il est question maintenant du « Dire... » et à partir de la question du trou, nous nous approchons maintenant de la différence entre parler et dire. Entre une parole et un dire. Nous y reviendrons.

Mais avant et pour recentrer notre propos, avançons que :

Quelqu'en soit l'approche clinique, de ce trou qui serait « celui d'un tourbillon », qu'il qualifiera de triple trou, Lacan avance alors qu'il faudrait trouver dans cette impossibilité comme la « racine du langage ». Et c'est ici qu'il la rapproche de l'Unerkannt, c'est-à-dire l'impossible à reconnaître. Avec cet impossible à reconnaître nous serions là même où, dans la science des rêves, Freud avance le terme d'ombilic

du rêve.

S'y touchent comme dans une « pelote », « knauel » qu'on peut aussi traduire par « nœud », s'y emmêlent l'inconnaissable et l'émergence du désir.

« La suture ombilicale institue donc un moment structurant, originaire, et ce refoulé primordial où le sujetse trouve exclu de sa propre origine » dit Lacan.

L'impossible à reconnaître se différencie-t-il du « comme si ça n'existait pas » que nous articulons plus haut au lieu-non lieu ? Nous réduirons la formule à ce fait établi que le vide est la propriété du lieu.

C'est ainsi que le « YA d'l'Un », Héraclitéen, veut dire pour Lacan cet univers d'où le sujet s'exclut. Un univers dont il soulignera qu'il ne doit en rien être considéré comme un tout. Ce que nous devons aussi retenir comme propriété du réel. Le réel : « Soit la totalité soit l'instant évanoui. ». Réel dont nous rappelait Guy Ciblac dans notre courrier de janvier 2012, le risque serait d'en faire un objet même à le confondre avec une radicale altérité. Cet an-objet sera celui sur lequel dans son séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » Lacan fera reposer définitivement dès lors un « il n'y a pas d'intersubjectivité » lui faisant même avancer son « la psychanalyse, un autisme à deux ».

Nous en étions encore à

L'intranquille :

Pessoa : « Au cours d'heures lentes et vides, il me monte du fond de l'âme vers la pensée une tristesse de tout l'être, l'amertume que tout soit en même temps une sensation purement mienne mais aussi une chose toute extérieure qu'il n'est pas dans mon pouvoir de modifier. »

Purement mienne et aussi toute extérieure. Comme témoignage ici d'une impossibilité à reconnaître un dedans d'un dehors. Comme si d'ailleurs la perception d'un dehors permettrait à quiconque d'être persuadé qu'il y a en dedans de lui un dedans. Tout au plus oserions nous avancer ici l'appréhension du dehors d'un autre dehors.

« Nous vivons dans des cubes, nous pensons être dans des sphères. Rien de moins sûr que nous ayons un intérieur. Les déchets viennent peut-être de l'intérieur, mais la caractéristique de l'homme est qu'il ne sait que faire de ses déchets » C'était le 2 décembre 1975. (14)

L'unerkannt, l'impossible à reconnaître, me semble aller assez bien avec cette indistinction d'un intérieur et d'un extérieur... vous retrouverez la même similitude avec Michaud et « L'espace aux ombres »

« Est-ce l'extérieur qui appelle ou l'extérieur n'est-il pas une intimité ancienne perdue dans l'ombre de la mémoire ? »

Cela nous est d'ailleurs souligné par Gaston Bachelard dans sa dialectique du dedans et du dehors qu'on peut trouver dans son livre « la poétique de l'espace ». (15) Et c'est dans une espèce de nécessité de distinguer un haut d'un bas...qu'est arrivé le moment de la décision d'un titre pour ce colloque. C'était à Montpellier et nous passions

de l'intranquille au titre « le prix de la parole », plus porteur comme on dit. Allez ! Comme les marchands disent...

« Le prix », cela supposait-il déjà un objet ? On en dirait à quelqu'un le prix et qui

se devrait d' être une juste valeur. Le prix de la parole arrivait par Ici... parole et valeur d'échange s'en dégageait par là. Une fois le prix accepté pourrait-il se prendre cet objet ? Et alors cela correspondrait-il vraiment à prendre la parole ?

Mais on pourrait donc se l'approprier cet objet dirait l'un... pour en avoir l'usage dirait un autre. Par ici la valeur d'usage. On en aurait alors, de la parole, la jouissance. ..Par là... parole et valeur de jouissance.

Toute la longue théorie de la jouissance chez Lacan nous a fait devoir prendre en compte que la jouissance supposait d'abord celle d'un bien, un appropriation. Ce dernier conditionnerait la possibilité de dire : de bien dire. Nous en étions à « L'éthique de la psychanalyse ».

Nous trouvons aussi toute une théorie de la valeur chez Lacan depuis le séminaire « Les problèmes cruciaux » jusqu'à « D'un autre à l'Autre » séminaire dans lequel apparaît « le plus de jouir ».

A ce sujet, Lacan et Bataille ont en effet bien suivi tous deux et sur les mêmes bancs les cours de Kojève :

Nous abordons ainsi le problème de la dépense mais en ce sens Hégélien qu'il n'y aura plus à dépenser pour le gain, mais dépenser pour dépenser. Nous reconnaissons ici toute une époque. Deux partenaires en un jeu sans gagnant ni perdant, où seulement le gain d'un rien pourrait être reconnu tel un gain.

Remarquons au passage qu'avec cet espace d'un autre à l'Autre nous nous trouvons ramenés à ce à quoi nous avons affaire au sujet d'interlocution et intersubjectivité.

Je retournais donc à mes premières notes : Il s'y agissait de la règle fondamentale.

« Dire comme ça vient au fur et à mesure où ça vient ». Cela supposerait donc un « d'où ça vient ». Une provenance. « L'impossible à reconnaître » exprimait-il « un là-bas » ? Dire comme ça vient ? « Mais ça ne vient pas ! » « Dites et ça va venir... » Cela ferait supposer un avenir et se propose ainsi un cheminement entre deux impossibles à reconnaître que sont provenance et « à-venir ». Lorsque Freud adjoint à l'énoncé de sa règle fondamentale qu'il faut exclure avec son application toute représentation but, alors cela impose une démarche très particulière. Il s'y agirait en effet d'un retournement vers la source plus que vers ce qu'on veut.

Cette abdication de ce qu'on veut est affaire bien délicate en notre époque et se rendre chez le psychanalyste apparaît affaire singulière s'il s'agit d'abord d'y entendre qu'il faut surseoir à ce que l'on veut. Alors qu'il y a souffrance, demande, attente de guérison.

Je retournais donc sur mes pas. J'avais effacé quelques traces mais dans ma bibliothèque je retrouvai un vieux livre que j'avais depuis longtemps laissé délibérément de côté : « Acheminement vers la parole » de Martin Heidegger. (16)

Ce retournement vers la source, on l'y retrouve comme un cheminement qui recule, alors que l'attendu de notre consultant serait que ça avance.

« Acheminement vers la parole ». « Vers » ! Ce vers est, pointe, la relation entre un présent, ce qui se présente en dire, et sa source. « Un présent qui prend source dans un appel », fait remarquer Heidegger. Où se lient donc provenance et avenir. Ce lien fait appel depuis « un là-bas comme lien entre dire et ce qui est dit ». Et comme en

tout appel il y a là un là-bas qui oblige.

Un là-bas... entre dire ...et ce qui est dit : un certain trouble déjà nous envahit, inhérent à une espèce de duplication encore.

Un appel qui oblige... : c'est maintenant une duplication inhérente à un « il faut et il ne faut pas ». Cette dernière peut tout à fait être celle qui constitue le lieu d'appel du « laissez-vous aller à ... dire ce qui vous vient comme ça vous vient... c'est ça qu'il faut... il ne faut pas dire ce que vous voulez dire ».

« Un discours libre est commandé au sujet » dit Lacan dans son séminaire « la logique du fantasme ». Et l'exercice sera de se soumettre à l'épreuve de sa propre démission. La consigne est avant tout de se vouer à la dérive du langage pour une destitution du sujet dans son rapport à « la vérité qui ne se dit pas mais se souffre ». (17) Maintes fois l'association libre se présente d'avantage comme association liée. Ne serait-ce que « parce que c'est l'UN qui parle, et qu'en ce sens il n'y a pas d'interlocution » insistera-t-il dans son séminaire « ...ou pire », le 15 mars 1972.

Cette dernière duplication se redoublerait elle de celle entre dire et ce qui est dit. Et de celle aussi d'entre ce qui peut venir en présence et sa présence elle-même. Je vous prévenais que nous avancerions de duplications en duplication . C'est au prix de nous étourdir !

« L'étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». (18) Mais dans cette dernière formule il y a maintenant du trois.

S'acheminer « vers » la parole : Car tel est le seul prix pour parler « de » la parole. Parler « de » la parole pourrait faire courir le risque de la constituer comme un objet au-dessus duquel on pourrait se positionner pour être à même ici d'en parler. Position sidérale nous postant bien à l'écart d'une clinique. Aussi « Acheminement vers la parole » est à entendre telle l'indication de se porter vers elle et ce passage à trois, via « l'étourdit » (Lacan 1972) va compliquer notre lecture car le pas de plus qui nous fait avancer vers la parole est « le tour de dit » qui va le permettre et nous allons utiliser la formule d'Heidegger... qui va permettre de « porter à la parole la parole en tant que parole. ». Cette phrase n'est pas sans nous rappeler celle de Lacan s'adressant à Roman Jakobson et Quine alors qu'il échangeait avec eux sur « le cercle vicieux de la logique » : « c'est du langage que nous partons, c'est au langage que nous revenons. ». (14)

Ces phrases telles des maximes nous font expérimenter « de la parole », le lien qui la délie, dans un entrelacement.. S'acheminer vers la parole réclame donc tout le temps qu'il faut, tout celui qu'il aura fallu. Il y a là de la durée. Il y a à se remettre cent fois sur l'ouvrage, soit : « dire ce que dit le dire en même temps que ce qui est à dire ».

Ce « ce qui est à dire » nous y entendons encore ici un « ce qu'il y a à... ». « L'obligé » de tout à l'heure. Celui qui nous a poussé jusqu'à la porte de notre analyste.

Mais dans ce « dire ce que dit le dire en même temps que ce qui est à dire » nous entendons au creux de cet entrelacs, ou là entre, la condition de l'extraction d'un abri, ce que Heidegger appellera moult fois un « désabritement ».

Il y a la parole donc vers laquelle il s'agirait de porter la parole en tant que parole... Est ce d'ailleurs vers la parole se porter en parole ? Au passage Heidegger signale que le mot langue lui convient peu pour signifier ce déploiement.

Il le remplace par « Die sprashe », qu'on trouve traduit par « La Dite » pour dire ce que dit le dire en même temps que ce qui est à dire.

Ce qui avec ce « La Dite » l'amène à répondre à cette question que nous pourrions nous poser : Que veut dire dire ?

C'est d'ailleurs la question que lui pose son interlocuteur japonais.

Il s'agit là en effet d'un entretien : « Entretien entre un Japonais et un qui demande »

Or il s'agit d'un entretien entre Heidegger et disons un de ses élèves japonais, qu'on pourrait plutôt penser occuper la place de celui qui demande. Devrons nous passer par un renversement ?

Tout ce qui va s'échanger au titre de l'acheminement vers la parole sera en effet dans un même temps une recherche sur ce qu'est vraiment un entretien et à quelles conditions il pourrait alors permettre à chacun des protagonistes de s'entretenir... de la parole.

Après déjà un long échange entre les deux partenaires et après que plusieurs fois Heidegger ait posé la question : « mais comment dans votre langue japonaise dites-vous la parole ? » sans que le japonais ne puisse vraiment y répondre....

La réponse enfin vient :

« Koto Ba »

« Ba » ce sont les pétales ; « Koto », c'est l'appropriement de l'éclaircissante annonce de la grâce.

Heidegger : « Parole alors chez vous équivaldrait au dicible ».

Qu'à contempler centaines de japonais s'en enrober, ou qu'à les contempler quand ils tombent du cerisier il y aurait avec les pétales ce possible appropriement de l'éclaircissante annonce de la grâce ?

Est-ce quelque chose comme cela qui amène Heidegger à dire que porter à la parole la parole en tant que parole pour dire ce qui est dit en même temps que ce qui est à dire ne pourrait s'approcher (acheminement vers), ne pourrait au mieux s'approcher qu'avec le dire en poème ? Ce dernier apparaissant le plus propice au désabritement du dicible.

Nous rappellerons ici un J. Lacan se traitant de « pas assez poète », pour se rendre suffisamment proche ou plus proche encore de ce qu'il s'évertuait à vouloir essentiellement faire passer par le dire. Plutôt que par l'écrire. Mais même si nous avons commencé en prenant en considération sa position quant à la psychanalyse comme art ; même si nous nous rappelons ses propos sur une éthique psychanalytique du bien dire, il est aussi nécessaire de nous le rappeler avoir souligné maintes fois dans son séminaire sur l'acte analytique une véritable dissymétrie entre le poète et l'analysant qui n'a en rien à produire en son dire quelque texture esthétique. Même avec le mot d'esprit. Lui ne fait que par surprise tomber juste. Nous pourrions certainement alors nous engager vers la vaste question de la beauté, mais cela ne nous permettrait pas pour autant de faire avec elle l'économie d'un franchissement du « cap au pire ». (19) Quand s'évertuant à parler et reparler devant nous Lacan répétait qu'il faisait la passe, n'entendions nous pas aussi Beckett et son « encore mieux plus mal dire ».

Dire et encore plus avec ce qu'appelle le dire, encore plus avec ce qu'Heidegger appelle La Dite, dans ce « dicere... Zeigen » il y a du montrer. « La Dite », ce que sa

fonction laisse apparaître, dit alors Heidegger, est tel un « faire signe ».

Nous sommes passés par l'Unnerkannt ou l'impossible à reconnaître. Or maintenant avec cette fonction de la Dite qui se laisse apparaître tel « un faire signe », nous nous donnons la chance d'une mise en lumière. Il y aurait avec elle « un éclairage du regard portant sur l'intouchable ». L'intouchable qui nous voile un secret.

Un « faire signe » est un acte qui nous montre et du même coup démontre l'existence de ce qui resterait secret. Il y a là ce rapport à la monstration que nous avons reçue telle une prescription en nous adonnant à la pratique des nœuds. Ces entrelacements nous menaient au désarroi, cette prise en main rendant toujours plus criante la non-distinction possible du réel et de l'impossible. Nous attendions des plus experts qu'ils nous livrent leur secret. L'errance battait son fort. Nous restions tellement souvent interdits.

Le secret ce serait celui de la différence entre dire et parler. Et il vaudrait mieux laisser ça secret, insiste Heidegger.

Mais ce serait trop déjà de nous dire cela, insiste-t-il. S'appuyant sur ce que lui livre son interlocuteur japonais.

Ce qui est au Japon un secret n'est un vrai secret qu'à la condition que ne puisse même pas être pensé qu'il y a un secret. C'est d'ailleurs ce qui fait très certainement le cœur de cette impression qu'en y cheminant vous avez : il y a là quelque chose qui restera secret.

Cela pourrait nous conduire à la différence des stratégies de l'invisible d'avec le monde dans lequel nous vivons et qui affiche d'abord sur l'écran de nos machines qu'elles accepteront de se servir de nous qu'à la condition de présenter leur ou votre code secret.

La valeur de la parole au cœur de notre argument pour présenter ce colloque... Cela nous a d'abord conduits à réintégrer ce terme dans le cycle logique de Lacan. Dès le démarrage des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne, Pierre Laval, à partir de sa reprise logique du réseau mnésique freudien soulignait que la valeur est à articuler à la vérité. La valeur de vérité est un point d'orgue en logique classique, intuitionniste ou modale. Quand nous disons donc valeur de la parole, comment ne pas penser à ce que Georges Bataille avançait : « La vérité que seul le silence ne trahit pas ».

La valeur de la parole ne tiendrait elle qu'à ce que nous lui garantissons donc ce secret qui la différencierait de celle d'un dire ? Ce qui reviendrait par conséquent non pas pour le psychanalyste à parler du silence mais plutôt à faire silence sur le silence. La duplication ici permettrait-elle de prendre le pli, celui du moins au fond duquel un je et un tu pourraient s'entre-tenir. S'y entretenant l'un « de » l'autre. Le « de » nous ramenant donc à ce qui nous réunissait en ce colloque : « de »...la parole.

Cheminer vers la parole pour que « de la parole » puisse venir de la parole, il nous reviendrait de l'entretenir jusqu'à une impossible distinction de ce que serait entretenir de la parole et s'entretenir de la parole. Et pour cela le silence sur le silence serait le secret de ce qu'est vraiment « donner sa parole ».

Que « de » la parole vienne « de » la parole. Cela nous fait entendre l'écho de deux « de » qui ainsi font vibrer leur secrète étrangeté. « Entre eux, deux deux. »

L'entretien est celui de leur différence. Celui du sans commune mesure d'entre deux mondes possibles. (20) Nous disions lieu-hors lieu. De l'illocalisable.

Et le déploiement, le cheminement qui va de l'un à l'autre ne s'appréhenderait qu'au fur et à mesure qu'on se sent s'éloigner de tout ce qui pourrait mener jusqu'à lui. Un « lui » qui n'est à jamais que déploiement : soit l'impersonnel.

Rappelons-nous quand même que Lacan au temps d'« ...ou pire » nous présentait le nœud borroméen le même jour que son « je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça » (21). Nous devons ainsi prendre en compte que même à donner sa parole, déborde toujours l'impossible dans le fait de « l'offrir ».

S'entre-tenir, seulement parce qu'il n'y aurait qu'à « purlonger ». Référence ici au terme de « pourloigner », celui du texte original ayant donné détourné, volé dans « La lettre volée » d'Edgar Poe.

La lettre qui depuis cet autre côté qui n'est ni un dehors, ni un dedans, voilà ce qui fonde ce qui, pour chacun, cheminant, trouve sa plus profonde particularité dans son rapport au « désir d'autre chose ». Ça s'entretient !

Et parce que comme dans un travail de sculpture ça ne semble avancer qu'à cette condition qu'irréremédiablement se refuse quelque chose d'on ne sait quelle substance. Substance-Jouissance du dehors d'un autre dehors.

Le sujet peut s'y évanouir parce que, là enfin, même la conjonction ferait se transformer chaque chose en son contraire. L'inconscient est en effet le lieu où peuvent coexister et travailler les contraires en s'enrichissant, s'entretenant les uns les autres. (22) Sans qu'on puisse bien entendu envisager ici quelque complémentarité possible. Même en allant vers la conception d'une certaine « synthèse de l'hétérogène », cœur de « la critique de la raison pure » chez Kant, nous ne devrions en aucun cas, selon l'argumentation d'A. Rondepierre, retenir l'hétéros, l'autre de deux, l'un-l'autre telle une complémentarité possible entre deux termes ici acteurs d'un échange... de la parole. (23)

Ces contraires, en une polyphonie (24) jouent, opèrent, depuis le milieu, en autonomie et agencement, enchevêtrant ainsi librement l'horizontale et la verticale.

C'est ici « ce rapport fondamental à la mesure de l'homme ». Il nous permettait pour entamer notre cheminement de prendre appui sur la relation de la pratique psychanalytique avec les arts dits « libéraux. » parce que s'il ne s'y agit, pour qui s'y engage, que d'un travail de parole, ce dernier ne devrait alors être pas moins pour « un lui » que d'y se mesurer à « un lui-même ».

NOTES :

1 *Le mythe individuel du névrosé*. <http://aejcpp.free.fr/lacan>

2 *L'analyse et l'analyste* Premier colloque interassociatif de psychanalyse Solin

3 Sigmund Freud *Résultats Idées Problèmes* : « Psychanalyse et Théorie de la libido » p. 69

4 François Jullien *Cinq concepts proposés à la psychanalyse* Chantiers 3 Grasset

Du même auteur *Des transformations silencieuses* Chantiers 1 Grasset

5 Henri Maldiney . *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge* L'âge d'homme.

6 Jacques Lacan Séminaire *L'acte analytique* séance du 1 janvier 68

Séminaire *D'un Autre à l'autre* séance 4 décembre 68

7 Martin Heidegger. *Questions 3 et 4* p. 269 sq.

- 8 Ronald Winnicott *Jeu et réalité* Gallimard
- 9 Jacques Lacan *Écrits* « Discours de Rome » p. 255 à 259
- 10 André Rondepierre « Concept essentiel de la règle fondamentale de l'analyse freudienne : l'einfalt- le ce qui vient » *Apertura* vol 1,1987 Springer Verlag p. 87 sq.
- 11 Pierre Laval « Si jamais » *Ornicar* 12 -13 spécial « Sur la passe » p. 17 sq
- 12 Erwin Panofsky *La perspective comme forme symbolique* Éditions de Minuit 1975
- 13 *Lettres de l'école freudienne* n° 18
- 14 *Scilicet* n° 6 -7 Éditions du Seuil
- 15 Gaston Bachelard *La poétique de l'espace* PUF « La dialectique du dehors et du dedans
- 16 Martin Heidegger. *Acheminement vers la parole* Tel Gallimard
- 17 Jacques Lacan. Séminaire « *D'un Autre à l'autre* » séance du 4 décembre 1968
- 18 Jacques Lacan. « L'étourdit » *Autres écrits* p 449 sq.
- 19 Samuel Beckett *Cap au pire* Éditions de Minuit
- 20 Cf.« La logique des mondes possible » et « La théorie des noms propres » in *Naming is necessity* de Saül Kripke
- 21 Jacques Lacan Séminaire « ... ou pire » séance du 9 février 1972
- 22 Sigmund Freud « Des sens opposés dans les mots primitifs » in *Essais de psychanalyse appliquée* Idées Gallimard
- 23 « Entretien de Daniel Saadoun et André Rondepierre » in *Tribune 1* Revue des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne
- 24 Préface d' Alain Badiou au livre *Pensées du corps* de Basile Doganis Éditions Les belle lettres Collection Japon.